

A. HANS

François Anneessens

Un Martyr de la Liberté.



L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS

A. HANS

François Anneessens

Un Martyr de la Liberté.

Dessins de E. VAN OFFEL

NOUVELLE ÉDITION

L. OPDEBEEK - ÉDITEUR - ANVERS
- 1929 -

Au début du 18^e siècle s'élevait, dans la rue de l'Hospice, à Bruxelles, une modeste habitation, flanquée d'une petite annexe. Celle-ci constituait l'atelier du propriétaire de l'habitation, François Anneesens, couvreur, qui exerçait également le métier de tourneur.

Un jour de mai de l'année 1718, deux jeunes garçons d'environ seize ans se trouvaient dans cet atelier. L'un d'eux s'occupait activement à faire reluire le dossier d'un fauteuil, tandis que l'autre était étendu tout de son long sur un tas de copeaux.

— Voilà ! s'écria le premier, qui avait une figure remarquablement intelligente. Le fauteuil est prêt, et bien prêt ! Monsieur Desfeuilles, auquel il est destiné, sera satisfait. Je n'ai pas perdu mon temps : le fauteuil est un véritable meuble d'art et on y est merveilleusement à l'aise.

.. — Fais moi donc voir, Robert ! dit le second jeune homme. Tu sais que je suis à même de bien juger tout ce qui est destiné à se reposer, à se coucher et à dormir !

— Mieux que travailler, répliqua Robert. Georges, n'as-tu point honte ?

— Honte ? parce que je préfère le repos au travail ? Mon cher, tu es un bon garçon et tu feras ton chemin ; quant à moi je laisse la besogne à d'autres que moi.

— Tu crois donc que les alouettes te tomberont toutes rôties dans la bouche ? demanda Robert.

— Voilà qui serait agréable ! Mais le monde n'a point encore atteint ce degré de perfection... En attendant, je me contenterai de pain sec ; quant à travailler, non, Robert, la fièvre me vient, rien qu'en y pensant !

— On te croirait Espagnol à t'entendre parler.

— Espagnol ! Ne travaille-t-on pas en Espagne ? Je m'y rendrais immédiatement, si c'était vrai !

— Il doit y avoir beaucoup de paresseux en Espagne, dit Robert. On m'a raconté un jour que trois Espagnols se chauffaient au soleil. Un riche s'approcha d'eux et tendit à chacun une pièce d'or.

— En voilà un brave homme ! Et ils s'empressèrent d'étendre la main, sans doute ?

— Ecoute ! Le premier se dressa d'un bond et prit la pièce. Le deuxième resta couché, mais étendit la main pour recevoir l'aumône, quant au troisième, il ne bougea point et se borna à dire tranquillement : Monsieur, veuillez donc glisser ce ducat dans ma poche. Le dernier était donc bien le plus paresseux des trois. Il ferait un bon compagnon pour toi, Georges !

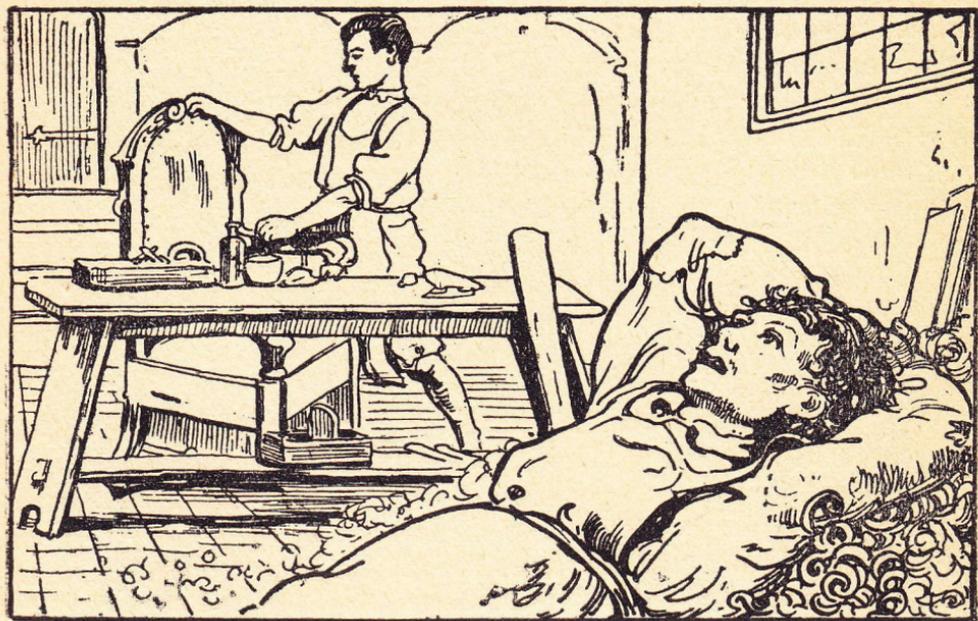
Entretemps Robert s'était attaqué à une autre chaise. Son chiffon de laine volait le long du dossier. Le vaillant apprenti faisait plaisir à voir.

— Tu as beau parler, reprit Georges. Tu es bien portant, et fort aussi !

— Tout comme toi !

— Mais non, répliqua l'incorrigible paresseux. Je suis très faible et il m'est défendu de me fatiguer.

— Tête folle ! Tu es fort comme un chêne, et tu te dis faible ! Faut-il te conduire à l'hôpital ? Il n'y a que la rue à traverser !



— Le médecin m'a défendu de trop travailler, reprit Georges en riant.

— Soyons sérieux, tu devrais avoir honte. Tu abuses outrageusement de l'absence de...

— De notre bon patron, allais-tu dire, interrompt le paresseux.

— Mais oui, parfaitement ! Anneessens est un bon patron.

— D'accord ! J'y tiens presque autant qu'à mes aises. Et je

l'aime surtout depuis qu'il quitte si souvent l'atelier pour aller siéger à l'hôtel de ville.

— Tu n'en es que doublement coupable, d'être aussi paresseux. Notre patron se sacrifie pour le peuple : voilà pourquoi il s'absente aussi fréquemment. Et toi, tu le trompes. Il t'avait dit de porter ces ardoises rue au Beurre, et voilà bientôt une heure que tu es étendu sur ces copeaux.

— Misère ! Une seule de ces lourdes ardoises me fait peur, dit Georges avec un sérieux comique ; ce n'est pas là une besogne raisonnable, de transporter un poids pareil. On m'exploite. Si je me risquais à charger ce lourd panier sur mes épaules, mes jambes fléchiraient et briseraient peut-être. Et je serais estropié pour la fin de mes jours.

— Mais Georges !

— Mais Robert ! Tiens, je te promets de partir tout de suite, mais raconte-moi donc, que se passe-t-il avec Anneessens !

— Ne sais-tu donc rien de ce qui agite tout Bruxelles ? s'écria Robert tout étonné.

— Mais non ! Pas le premier mot ! La paresse m'a sans doute empêché de m'occuper des affaires de la ville. Mais le nom d'Anneessens est dans toutes les bouches !

— Évidemment !

— Mais je me demande pourquoi ? Je sais parfaitement que notre patron est doyen de la gilde de Saint Nicolas et doyen en chef de la gilde des Arbalétriers, mais j'imagine que ce n'est pas pour cela qu'on parle de lui ; allons, dis m'en la raison, et je le répète, je disparaîrais avec ces maudites ardoises !

Sans interrompre un moment son travail, l'actif Robert demanda :

— Tu n'ignores point que notre pays appartient actuellement à l'Autriche ?

— Je le sais.

— Et qu'il est impossible à Charles VI, l'empereur d'Autriche, qui habite Vienne, d'habiter également Bruxelles ?

— Je m'en doute ! quoique empereur, il n'a qu'un seul corps, tout comme le moindre apprenti de Maître Anneessens !

— Il faut donc que quelqu'un occupe sa place à Bruxelles.

— Parfaitement.

— Il a donc confié le gouvernement de notre pays au prince Eugène de Savoie. Mais ce prince est général, et doit mener la guerre contre les Turcs.

— Il ne sait donc point venir ici.

— Il a donc envoyé un remplaçant, le Marquis de Prié.

— Ton long raisonnement aboutit donc à ceci : notre maître actuel, c'est Prié.

— Tu l'as dit ! reprit Robert en souriant, tandis que son chiffon

de laine poursuivait sa vaillante besogne. Je continue ! Écoute bien !

— Des deux oreilles !

— Jadis, le marquis de Prié était un pauvre gentilhomme. Le prince Eugène le protégea et lui confia diverses missions. Prié, parvenu à la puissance, a oublié ses déboires passés. Il ne se souvient pas d'avoir été un pauvre sire.

— Cela arrive fréquemment. Notamment avec le patron de mon camarade Antoine, un ancien domestique. Devenu patron, il prit des airs de seigneur ! Mais, je t'interromps. Poursuis, je t'écoute attentivement.

— Le marquis de Prié est un homme injuste, reprit Robert. Tous les moyens lui sont bons pour atteindre son but. Il veut que nos directeurs votent les impôts. Tu me comprends ? Il demande de l'argent aux bourgeois.

— Pourquoi ?

— Il lui faut de l'argent pour payer ses soldats et pour exécuter des travaux.

— Et pourquoi ne lui en donne-t-on pas ?

— D'après nos directeurs, les gros bourgeois doivent payer beaucoup et le populaire peu.

— Mais oui, un ducat pour les grands est moins qu'un denier pour les petits. Mais dis-moi, que sont-ce que les directeurs ? Je croyais que Prié était le maître ?

— de Prié est gouverneur. Il administre la Belgique, donc aussi Bruxelles. Mais d'autres que lui ont leur mot à dire, sinon il ferait ce qui lui plaît. Chaque ville a ses administrateurs : ce sont les bourgmestres, les échevins et les doyens des corporations. Si ceux-ci ne veulent pas voter les impositions, de Prié n'a pas le droit de les exiger.

— Mais que fait Anneessens dans tout cela ?

— Mais il est directeur, en sa qualité de doyen.

— Donc il a aussi son mot à dire.

— Lui et les autres doyens doivent encore prêter serment, mais ils se refusent à le faire.

— Quel serment ?

— Ils doivent promettre solennellement d'observer les règlements de la ville.

— Et pourquoi refusent-ils de prêter serment ?

— Les règlements sont faux.

— Faux ?

— Sache donc, Georges, que les Bruxellois ont toujours été des hommes libres. Ils possèdent de nombreux privilèges. Tous ces droits sont écrits sur de vieux parchemins, qui leur ont été donnés par leurs seigneurs. Ces parchemins s'appellent des chartes. Ces chartes ont

été conservées de longs siècles dans les caves de la Tour aux Orfèvres, Marché aux Herbes.

Mais malheureusement elles s'y trouvaient si bien qu'on les y oublia. Vint la guerre avec les Français, il y a une vingtaine années. L'artillerie française bombarda la ville. La Tour aux Orfèvres eut sa part des boulets et s'écroura à moitié; quand on se mit à enlever les décombres, on découvrit les caves et, dans les caves, les chartes. Mon père était présent.

En lisant ces parchemins jaunis par le temps, les Bruxellois s'aperçurent que leurs pères jouissaient de plus de privilèges qu'eux.

« Il faut rétablir les anciens privilèges, s'écrièrent-ils. »

Le gouverneur d'alors (*) y consentit, par crainte de troubles. Mais quand des troupes arrivèrent au secours du gouverneur, celui-ci se rétracta et rédigea des ordonnances falsifiées. Ces choses se passaient le 12 août 1700. Ce règlement du 12 août 1700 était donc un mauvais règlement.

— Bien entendu, s'écria Georges, les Bruxellois, au lieu d'être libres comme jadis, devaient obéir à leur gouverneur.

— Parfait. Eh bien, ce mauvais règlement de 1700 existe encore, et de Prié veut que les doyens y jurent observance. Voilà ce qu'ils refusent. Et Anneessens est le principal d'entre les doyens. Voilà pourquoi l'on parle tant de lui. Le peuple l'approuve. Le marquis de Prié hait notre maître car il sait bien que si Anneessens s'inclinait, les autres feraient comme lui.

— Et la fin de tout cela ?

— Qu'en sais-je ? Mais voilà que j'ai fini de conter. Tu dois exécuter ta promesse et porter ces ardoises rue au Beurre.

— Mais oui, mais oui ! Mais il faut d'abord que je me repose un peu. Je me suis fatigué à t'écouter !

— Mais Georges !

A ce moment, une femme entra dans l'atelier. C'était la femme d'Anneessens.

— Je m'en étais doutée ! s'écria-t-elle pleine de colère, en s'adressant à Georges qui abandonna bien vite sa couche de copeaux pour s'occuper des ardoises. Je m'en étais doutée que tu paraisais de nouveau ! Robert a déjà ciré un fauteuil et deux chaises : ils reluisent comme des miroirs ! Et tes ardoises sont toujours là ! Monsieur Dubois doit-il coucher à la belle étoile ? Je m'en vais prendre un bâton pour te montrer la rue au Beurre.

Le paresseux ne se le fit pas dire deux fois, mais, chargeant le panier aux ardoises sur ses épaules, il quitta l'atelier à pas rapides.

(*) L'Electeur de Bavière, gouverneur espagnol.

II. - UN CITOYEN INTÈGRE.

A deux minutes de l'atelier, Georges s'arrêta, à bout de souffle.

— En voilà un métier, se dit-il, en s'essuyant le front avec son mouchoir. Non, je préfère être étendu sur des copeaux ! Mais il faut que j'obéisse, sinon dame Anneessens me renverra. Le patron ne le ferait pas, lui, il est trop bon pour cela... Mais la patronne, elle, il ne s'agit pas de rire avec elle. Et si je rentrais avec la nouvelle de mon renvoi, mon père ne manquerait pas de me casser quelques bâtons sur le dos; après quoi il m'enfermerait dans la cave. Et la rue est si animée, ces derniers temps.

Allons nous traîner plus loin. Après, je me reposerai bien. Si je n'y arrive pas ce matin, j'y arriverai plus tard. Qui va lentement va sûrement, et mon cousin Jean, qui ne travaille que trois jours de la semaine, m'a dit souvent : hâte-toi lentement.

Le paresseux souleva le panier, mais le reposa tout aussitôt, voyant un monsieur bien mis s'approcher de lui.

— Connais-tu maître Anneessens ?

— Maître Anneessens ? Le doyen de Saint Nicolas ?

— Saint Nicolas ou non, je parle d'Anneessens. Y en a-t-il donc plus d'un ?

— Mais oui. Il y a sa femme, qui s'appelle Anneessens depuis son mariage, le fils Anneessens, qui s'appelle ainsi depuis sa naissance, encore un fils Anneessens, une fille Anneessens, encore une fois...

— Oses-tu te moquer de moi, vaurien ?

— Mais monsieur...

— Allons ! dis-moi, et plus vite que ça : Où Anneessens demeure-t-il ?

— En marchant quelque cent pas devant vous, et en tournant ensuite à gauche, vous vous cassez le nez à sa porte.

— Impertinent ! ne saurais-tu t'exprimer plus civilement ?

— A votre service. Que votre Seigneurie poursuive sa route dans la même direction, et qu'elle fasse ensuite un demi-tour vers sa gauche, le noble organe olfactif de votre seigneurie fera connaissance avec le bois de la porte du logis de maître Anneessens, le doyen. Votre Seigneurie est-elle satisfaite ? Je connais les usages, moi !

L'étranger trépignait d'impatience et de colère.

— Sais-tu bien qui je suis, mauvais drôle ?

— Je ne connais pas tous les habitants de Bruxelles, et je ne compte que peu d'amis parmi les gentilshommes de votre monde. Mais que votre Seigneurie daigne m'excuser, il faut que je poursuive ma route. Votre Seigneurie ne poussera pas la bonté jusqu'à porter pour

moi ce panier rue au Beurre, il faut donc que je le fasse moi-même, si je ne veux m'attirer quelques coups de bâton.

— Misérable, vaurien !... Je n'ai qu'un mot à dire pour te faire envoyer en prison, aujourd'hui même !

Georges se troubla. Si l'étranger était un magistrat qui venait s'entendre avec Anneessens ?

D'une façon polie, cette fois, il reprit :

— Pardonnez-moi, messire, on ne m'y reprendra plus. Voilà le logis de maître Anneessens, à côté de ce petit bâtiment aux volets verts. Impossible de se tromper, c'est tout juste en face de l'hôpital.

L'étranger s'éloigna en grommelant.

Georges poursuivit également sa route et, voyant approcher son patron, il fit mine de se dépêcher.

— Comment ! s'écria Anneessens. Tu n'en es que là avec tes ardoises ?

Le vaurien se dit qu'il avait le moyen de détourner l'orage.

— Patron, dit-il, un monsieur de qualité se trouve à votre porte. Il m'a demandé de lui indiquer votre logis.

Le doyen Anneessens, un homme d'une soixantaine d'années, à l'abord sympathique et au regard clair et loyal, poursuivit sa route à grands pas.

Entretiens l'étranger s'était enquis de lui auprès de dame Anneessens.

— Mon époux n'est pas au logis, lui dit-elle, mais je l'attends à tout moment. Veuillez entrer, messire.

L'étranger pénétra dans la maison et fut introduit dans une salle basse.

De nombreux volumes s'alignaient sur une étagère. Sur la table se trouvait un gros in-folio.

Le visiteur en lut le titre :

LUSTRE DU BRABANT.

Ce volume contenait le texte de toutes les chartes découvertes en 1696 dans les caves de la Tour aux Orfèvres.

— Ah ! Le vieil entêté ne fait qu'étudier ces anciennes ordonnances, qui n'ont plus aucune validité. Il a puisé toute sa science dans ce volume, et l'emploie à exciter le populaire. Nous verrons s'il persistera à se refuser aux volontés du marquis.

Anneessens entra et s'inclina devant le visiteur.

— C'est bien au doyen de Saint Nicolas que j'ai l'honneur de parler ?

— Je suis Anneessens, en effet, répondit le vieillard.

— Je vous suis inconnu ?

— Oui, je...

— Oh ! Il importe peu, dit vivement l'étranger, mon nom ne fait rien à l'affaire.

— Néanmoins, je tiens à savoir à qui je parle.

— Je suis soldat.

— Vous portez néanmoins des habits civils.

— Ma visite ne doit pas être ébruitée.

— En ce cas, j'insiste pour connaître votre nom, dit Anneessens d'un ton bref.

— Soit, reprit l'autre avec impatience. Je me nomme Frisius Worth.

— N'êtes-vous pas capitaine ?

— J'ai pris service dans les troupes du marquis de Prié. Sur l'ordre de mon maître le gouverneur, et conformément au désir du conseiller Bauwens...

— Mais asseyez-vous donc, capitaine. Excuser mon oubli.

Le gentilhomme prit une simple chaise de bois tandis qu'Anneessens prenait place dans son fauteuil.

L'étranger commença d'un ton cauteleux :

— Doyen, vous êtes loin d'être riche.

— Mais je suis satisfait. Je gagne mon pain quotidien, j'ai une brave femme, de bons enfants et des amis dévoués.

— Oui, mais par ces temps difficiles la richesse n'est point à dédaigner.

— Oui, les temps sont durs. Il y a beaucoup de misère, hélas, et le gouvernement pourrait contribuer beaucoup à améliorer le sort de l'ouvrier et du petit bourgeois. Mais puis-je vous demander ce que signifie cette étrange entrée en matière ? Quel rapport y a-t-il entre mon état de fortune et ceux qui vous envoient ?

— Un instant, interrompit vivement le capitaine. Ne brusquons point les choses. Il ne tient qu'à vous de gagner un beau denier, sans la moindre peine. Allons, vous êtes doyen et faites de la direction. A quoi servent de pareils emplois ? Tout d'abord, à en tirer profit.

Anneessens ne put contenir son indignation.

— Oui, s'écria-t-il, voilà vos idées ! Et tous les moyens vous sont bons. Voilà pourquoi le peuple est opprimé ! Voilà pourquoi l'on veut nous faire voter des impôts injustes. Dans cette chambrette, sans un seul témoin, vous osez faire pareille déclaration, mais au dehors, vous changez d'allures et voulez nous tromper. Messire capitaine, dites-moi sans plus de détours le but de votre mission.

Anneessens se dressait de toute sa taille. Ses yeux lançaient des éclairs.

— Restez calme, doyen, reprit le capitaine.

— Dites-moi le but de votre visite ou partez ! reprit le bourgeois d'un ton vibrant de colère.

— Mon maître le gouverneur et le conseiller Bauwens vous offrent huit mille florins, si vous consentez à jurer observance au règlement de 1700. C'est un beau denier, huit mille florins, vous n'amassez pas cela en travaillant.

— Sortez d'ici ! s'écria Anneessens. Sortez d'ici, ou je vous fais jeter dehors, tentateur ! Osez-vous supposer qu'un Brabançon vende sa libre conscience ?

— Huit mille florins...

— Quittez immédiatement ce logis, et allez dire à ceux qui vous envoient que je préférerais mourir de faim, et voir agoniser toute ma famille, plutôt que de trahir la confiance de mon peuple. Et pour de l'argent... bah ! Voilà la porte, capitaine !

Furieux de son insuccès, le visiteur allait s'éloigner.

Il voulut tenter une dernière fois de fléchir l'austère patriote.

— Il y aurait peut-être moyen d'augmenter la somme... faites une proposition, voyons, que demandez-vous ?

La patience d'Anneessens était à sa fin. Sans plus de façons, il saisit l'ambassadeur par le bras et le poussa dans la rue.

Frisius Worth partit, furieux, mâchonnant entre ses dents ces paroles de vengeance :

— Tu ne veux pas plier, Anneessens, tu rompras !

Frémissant d'indignation, Anneessens avait rejoint sa chambre.

— Comment de telles choses sont-elles possibles, se dit-il. Et voilà tes gouverneurs, pauvre Belgique, malheureuse patrie ! Ma pauvre ville, mon pauvre peuple ! Mais non, les tyrans étrangers ne peuvent encore chanter victoire. Nous sommes encore debout et nous combattons jusqu'à la fin.

Dame Anneessens entra.

— Comme te voilà ému, s'écria-t-elle.

— Mon âme frémit d'indignation, répondit l'intègre citoyen. On veut acheter ma conscience ! Le visiteur venait m'offrir huit mille florins au nom du Gouverneur, pour que je prête serment sur les fausses ordonnances !

— Ah ! voilà pourquoi ce beau monsieur est venu chez nous ! Et tu l'as chassé sans autres formes de procès ?

— Huit mille florins, reprit le père. Ne comprennent-ils donc point... mais non, de Prié et ses acolytes sont d'âme trop basse pour comprendre qu'il y a encore des gens au cœur bien placé ! Ne savent-ils donc point qu'un vrai Bruxellois ne voudrait pas salir sa conscience pour l'or du monde entier !

Je ne possède point de trésors, mais au moins je puis porter haut ma tête grise... et si jamais je devenais riche à ce prix, je serais

indigne d'être doyen ! Mais ne nous énervons pas, restons calme, et restons calme jusqu'au bout.

Le doyen se dirigea vers la chambre où la famille se trouvait réunie.



— Père ! s'écria une fillette, étendue sur un lit de repos.

La fille du doyen, âgée de seize ans, était malade ; depuis longtemps elle souffrait d'une maladie qui la minait lentement.

— Gertrude, ma chérie, dit le père d'un ton affectueux, comment te sens-tu ce matin ? Souffres-tu ?

— Peu, cher père. Mais comme tu es pâle, n'es-tu pas bien ? Ne travailles-tu pas trop ?

— Ma chérie, mieux que personne, tu es à même de savoir que ma vie n'est pas toujours agréable. Mais ne t'inquiètes pas, tout finira par s'arranger.

Annessens embrassa sa fille et se dirigea vers l'atelier.

Il répondit amicalement au respectueux salut de Robert et regarda sa besogne d'un air satisfait.

— Tu as accompli ta tâche, Robert, dit-il. Continue de la sorte, la vie nous réserve à tous des jours sombres, mais... le devoir avant tout.

L'apprenti regarda son maître d'un air surpris, il lui semblait ému.

— Robert, poursuivit Annessens, j'ai à te parler. Le peuple

s'agite, tu le sais. La lutte sera dure. J'espère que nous en sortirons vainqueurs... mais je pourrais succomber...

— Maître ! s'écria Robert, inquiet.

— Oui, Robert, je ne sais ce que l'avenir nous réserve... Mon cœur s'émeut parfois, lorsque je songe à ma femme et à mes enfants, surtout à ma pauvre Gertrude. Mais il faut que je sois fort. Le peuple a mis sa confiance en moi... je ne puis trahir cette confiance... Je ne le voudrais pas... le devoir avant tout.

Mais, Robert, si je venais à disparaître... seras-tu toujours le garçon plein de cœur que je connais... n'abandonneras-tu point cet atelier... songeras-tu à ma femme et à mes enfants ?

Mes enfants fidèles feront ce qui leur est possible de faire... mais ils ont eux-mêmes une famille... et les temps sont durs...

— Maître, répondit Robert, profondément ému, maître, je vous vénère. Lorsque mon père mourut et que ma mère était restée sans ressources, vous êtes apparu comme un sauveur dans notre pauvre maison... Mon père vous restait redevable d'une somme d'argent, que la longue maladie l'avait empêché de vous rendre... Vous avez jeté les titres de la dette au feu, tandis que ma mère veillait le mort... Vous fîtes plus; vous me prîtes à votre service en me payant un salaire que j'étais incapable de gagner encore. Et j'oublierais tout cela... je serais un ingrat ? Non maître, cela, jamais !

— Voilà qui est bien, mon brave enfant. Si un malheur survenait, songe à notre entretien de ce jour. Et finissons-en maintenant : le dîner est prêt.

Robert essuya une larme et, profondément ému, il suivit son maître vers la salle commune.

III. - L'ÉMEUTE.

Les doyens, siégeant à l'hôtel de ville, étaient tous d'accord. Le marquis de Prié les avait en vain poursuivis de ses menaces. Et lorsqu'ils se réunirent l'après-midi, ils refusèrent de prêter serment sur les ordonnances apocryphes. Un seul acquiesça au désir du gouverneur, c'était le rétameur Van Ypen.

Tandis qu'il jurait d'observer des lois iniques, ses collègues, indignés, quittèrent l'hôtel de ville. Sur la Grand'Place se pressait une foule immense, qui attendait avec impatience l'issue de la séance.

— Personne n'a prêté serment, n'est-ce pas ? clamèrent plusieurs voix.

— Hélas, répondit un des doyens, Van Ypen a prêté serment !

Aussitôt mille voix furieuses s'élevèrent :

— Van Ypen est traître ! A mort le traître !

Van Ypen, qui était resté à l'hôtel de ville, entendit cette clameur. Il chancela et se mit à trembler de tous ses membres. Des gouttes de sueur lui perlaient aux tempes.

— Que dois-je faire ? Que dois-je faire ? gémit-il. Le peuple va me déchirer ! Ma pauvre femme, mes malheureux enfants !

— Vite, sauvez-vous par la porte de derrière, lui dit le bourgmestre, plein de crainte lui-même, parce qu'il avait insisté pour que le doyen prêtât serment.

— A mort Van Ypen ! criaient mille voix sur la place.

Le traître croyait entendre retentir le glas.

— Fuyez avant qu'il ne soit trop tard, répéta le bourgmestre.

Il entraîna l'homme qu'il avait contribué à séduire, vers l'issue qu'il avait indiquée.

Il le poussa vivement à la rue, disant :

— Rentrez chez vous le plus vite possible !

— Voilà le traître ! s'écrièrent plusieurs bourgeois, qui prévoyant une tentative de fuite par derrière, y faisaient bonne garde.

Aussitôt le peuple s'élança comme un torrent furieux à la poursuite du misérable.

— A mort le traître !

Van Ypen courait comme un cerf. Il arriva en face de la maison du marchand de vins Usewel. Sans hésiter un instant, le doyen, qui sentait déjà ses ennemis sur les talons, se précipita dans ce logis, il grimpa les escaliers quatre à quatre, et faillit renverser Usewel dans sa fuite. Usewel verrouilla sa porte. Le peuple, furieux voulait enfoncer celle-ci, mais fut retenu quelque temps par l'arrivée de l'amman(*) et de ses aides.

Ce fonctionnaire réussit à maintenir la foule pendant quelques moments, mais bientôt il fut forcé de fuir lui-même. Entretemps, Van Ypen était monté, par une lucarne, sur les toits. Il atteignit par là une demeure amie, où il se réfugia jusqu'à ce que les soldats de Prié vinrent le délivrer.

La foule s'était rassemblée devant la maison de Van Ypen. La femme du doyen parut sur le seuil, son dernier né sur le bras.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle craintivement.

— Nous voulons votre mari ! hurla la multitude.

— Il s'est montré lâche ! Il a prêté serment !

— Nous mettrons sa maison à sac !

— Ayez donc pitié de mes enfants, gémit la malheureuse. Je n'y

(*) Jadis l'amman était le chef des artisans ; plus tard on désigna par là un fonctionnaire du prince, chargé spécialement de la police.

suis pour rien, si mon mari a prêté serment ! Je n'en peux mais !
C'est le bourgmestre qui l'a séduit !

— Le bourgmestre ! Allons saccager sa maison, s'écria un bourgeois, pris de pitié pour la malheureuse.



On suivit cet avis. La foule sortit de la rue de l'Évêque, où s'élevait la maison de Van Ypen et s'élança en hurlant vers le logis du bourgmestre Walhurn. Trouvant la porte fermée, les plus excités des mutins brisèrent les carreaux, et pénétrèrent à l'intérieur par les fenêtres. La femme et les enfants du bourgmestre eurent à peine le temps de s'enfuir par derrière. Tous les meubles furent détruits, les

objets de valeur furent jetés à la rue. Et lorsque la force armée parut, la riche habitation était complètement mise à sac.

L'émeute ne fit que s'étendre. Toute la nuit se passa en alarmes, et le lendemain matin, la situation était plus menaçante que jamais. Les soldats étaient impuissants à réprimer l'émeute. La foule déchaussa des pavés et éleva des barricades.

Le marquis de Prié se vit forcé de céder. Les doyens furent autorisés à jurer fidélité aux anciennes chartes.

Les cris de fureur devinrent des cris d'allégresse, l'émeute se changea en réjouissance publique ; chargés de fleurs et de verdure, les bourgeois parcouraient les rues, en chantant. Le soir, la ville illumina.

Le gouverneur fut témoin de l'allégresse générale.

— Misérables, murmura-t-il en grinçant des dents, vous vous croyez victorieux ! Patience, mon jour viendra !

Van Ypen et Walhurn avaient quitté provisoirement la ville.

*
**

Le calme persista durant quelques semaines. Mais les troubles reprirent au mois de juillet. Le gouverneur proposa des taxes que les doyens rejetèrent comme non justifiées. de Prié eut recours à la menace. Le peuple soutint les doyens.

— Il faut de nouveau montrer aux Autrichiens que nous ne les craignons pas ! s'écria l'un des chefs des mutins, dans l'après-midi du 17 juillet.

Annessens et ses collègues, mis au courant, s'employèrent à prévenir les troubles, sans pouvoir y parvenir.

Une bande de bourgeois se rendit à la chancellerie, où habitait un ami de Prié, de Guypere, et où se réunissaient les conseillers du gouverneur.

La chancellerie subit le sort du logis du bourgmestre Walhurn. Les meubles, les objets de valeur, les documents qui s'y trouvaient, furent détruits ou dispersés.

Annessens, l'âme tinte, assista à cette scène sauvage. Il était impuissant à intervenir ! Tout à coup, il reconnut dans la foule son ancien apprenti, Georges, qu'il avait chassé pour avoir participé au pillage de la maison de Walhurn. Le garnement tenait une liasse de papiers à la main.

— Comment t'es-tu procuré cela ? lui demanda le doyen.

— Trouvé ! Je n'ai pas encore le goût du travail ; je mets donc la main sur tout ce que je vois. Un pillard prit sous mes yeux une pièce d'argenterie, j'ai pris ces papiers. Si je les rends au conseiller, il ne manquera pas de me récompenser. Sinon, je les jette au feu.

— Tu ne sais qu'en faire ! Donne-les moi, reprit Anneessens.

— Non ! non ! je ne veux pas m'en dessaisir sans profit.

— Je te l'ordonne !

— Je ne suis plus à votre service. Quoique vous n'avez pas été mauvais maître, je ne vous dois plus obéissance, répondit le garnement.

— Je te donnerai une demi-couronne.

— Le double !

— Soit, une couronne.

Georges prit la pièce de monnaie et tendit la liasse.

— Si j'en trouve d'autres, nous ferons encore des affaires, ricana-t-il en s'éloignant.

— Le dernier au travail, le premier au pillage, se dit le doyen en soupirant ; les documents sont précieux, je les rendrai à leur propriétaire.

Et lorsque les vandales eurent terminé leur œuvre de destruction, il rendit les documents au conseiller Colins.

Le nombre des pillards ne fit qu'augmenter, renforcé de gens sans aveu, qui ne demandaient qu'à pêcher en eau trouble.

Les habitations des échevins Cano (rue Van der Elst) et Lasso (rue Neuve), d'un Autrichien, de Griech, (rue de la Madeleine) furent pillées. Ensuite les mutins se rendirent à la maison de l'ancien bourgmestre Tierlants, au Sablon, presque en face de la demeure de Prié. Celui-ci vit le pillage.

Sa colère ne connut plus de bornes.

— Je ferai mettre le feu aux quatre coins de la ville ! hurla-t-il, d'autant plus furieux qu'il se sentait impuissant.

Ces scènes de désordre durèrent plusieurs jours.

Les bourgeois eux-mêmes s'inquiétèrent et voulurent y mettre un terme. La garde bourgeoise s'arma : des deux côtés le sang coula.

Enfin, le calme se rétablit mais le feu couvait sous la cendre.

Bientôt Prié reçut des troupes de renfort. A nouveau, il se sentit puissant.

IV. - L'ARRESTATION.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, sans que les dissentiments qui s'étaient élevés entre les Bruxellois et de Prié eussent disparus. Les doyens avaient catégoriquement refusé de prêter le nouveau serment que l'on exigeait d'eux.

Par un matin du mois de mars 1719, Anneessens se trouvait dans

son atelier. Robert était à ses côtés. Fait exceptionnel : ni l'un ni l'autre ne travaillait. Ils s'entretenaient de la situation des affaires de la ville.

— Le maréchal n'entend pas user de conciliation, fit remarquer Anneessens, d'autant plus qu'à présent il dispose de nombreuses et puissantes forces militaires. Un grand nombre de bourgeois, et des plus influents, ont été emprisonnés.

— Mais, patron, ils ne font que mériter leur sort ! Ils ont pillé et volé sans merci. Georges lui aussi a été appréhendé au corps.

— Ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, mon garçon. Je fais allusion à ceux qui ont organisé un cortège, en janvier dernier.

— Mais oui ! Ils étaient masqués et criaient à tue-tête : vive le roi Philippe !

— Parfaitement. Les Autrichiens ont prétendu qu'en jetant ce cri ils faisaient allusion au roi Philippe d'Espagne et que conséquemment ce cri était séditieux. Or, tu sais parfaitement qu'ils ne voulaient nullement chanter les louanges de ce fameux roi d'Espagne. Aux oreilles des Autrichiens, cela sonnait comme : nous avons assez de la domination des Autrichiens ! Vivent les Espagnols !

— Mais il n'en était nullement ainsi, patron. Ils fêtaient les Rois. L'un d'entre eux avait été choisi comme roi, et comme il s'appelait Philippe, ses camarades criaient à tue-tête : Vive le roi Philippe ; mais ils ne faisaient nullement allusion au roi d'Espagne !

— Je le sais pertinemment bien, Robert, mais qui veut tuer son chien, trouve aisément un bâton. Le marquis de Prié a profité de ces faits sans importance pour prétendre que Bruxelles est en émeute. Et ceux qui, comme moi, refusent de prêter serment aux fausses ordonnances, sont les fauteurs de troubles, les chefs de la révolte. Tu me comprends ?

— Oui, patron, mais nul ne prendra de parilles affirmations au sérieux.

— Si, les Autrichiens le feront, et ils sont les maîtres à présent. La conversation fut interrompue par l'arrivée de la femme d'Anneessens.

— François, fit la digne femme, quelqu'un désire te parler.

Aussitôt le doyen entra dans ses appartements privés. Un homme l'attendait dans la salle commune.

— Je suis un domestique du commandant Kevenhuller, fit l'étranger.

— Je connais parfaitement votre maître, répondit Anneessens.

— Mon maître vous prie de venir le voir chez lui, il s'agit de réparer le toit de son habitation, qui se trouve en mauvais état et nécessite des réparations urgentes.

— Je vais me rendre immédiatement auprès du Commandant, répliqua Anneessens.

Le domestique se retira.

— Père, mon cher père ! s'écria Gertrude, la malade, je vous en prie, n'y allez point !

— Et pourquoi pas, mon enfant ?

— J'ai le pressentiment qu'il se passerait quelque chose de terrible !

— Que veux-tu dire, Gertrude ?

— Je n'ai pas confiance dans la mission de ce domestique. Il me semble que l'on veut vous attirer dans un piège longuement préparé.

— Ma petite fille est par trop anxieuse, répliqua Anneessens d'un ton dégagé. Comment, l'on m'attirerait dans un piège, l'on voudrait me faire prisonnier, sans doute ?

— Oui, père, oui, c'est bien cela ! s'écria la jeune fille en éclatant en sanglots. Oh ! Je vous en prie, mon père, n'y allez point, n'y allez point !

— Mais tu comprends bien que si Prié désirait me faire prisonnier, il enverrait des soldats ici. Il en a assez à présent. Bruxelles en regorge.

— Mon père, ne nous quittez point !

— Tu as des idées par trop noires, ma chère Gertrude. C'est là une conséquence de ta maladie. Je vais me hâter de partir et bientôt, à mon retour, tu riras toi-même d'avoir eu des idées aussi sombres !

— Il se peut que Gertrude ait raison, fit remarquer la femme du doyen. Mais, en somme, nous ne pouvons pas être aussi pusillanimes. Sinon, vous n'oseriez bientôt plus vous montrer dans les rues.

Le doyen se hâta de mettre un peu d'ordre dans ses vêtements, embrassa tendrement la jeune malade, et lui dit d'un ton encourageant :

— Aie donc des idées plus rassurantes, ma chère enfant, une malade doit avant tout avoir le moral sain !

— Mon père ! Mon père ! criait la jeune fille.

Anneessens dut se faire violence pour cacher son émotion. Ce n'est pas qu'il eût la moindre appréhension, mais il se sentait rempli de pitié envers la malheureuse enfant qui le chérissait si passionnément. Il lui était cruel de voir pleurer sa fille.

Après avoir jeté un dernier regard plein d'amour sur la pauvre enfant, il quitta la chambre.

— Notre pauvre père ne reverra plus la maison ! balbutia Gertrude au milieu de ses sanglots éperdus. Je le sens ! Mon pauvre père...

Elle donna libre cours à ses larmes, qui vinrent humecter son oreiller.

L'épouse d'Anneessens tâcha d'inspirer du courage à la jeune fille. Bientôt le doyen se trouva devant l'opulente demeure.

Un laquais vint ouvrir et l'introduisait dans une pièce isolée.

— Monsieur viendra bientôt, fit l'homme en s'éloignant.

Anneessens pâlit. La porte venait de s'ouvrir, livrant passage à une dizaine de soldats qui l'entourèrent vivement.

Gertrude avait pressenti la vérité !

— Sur l'ordre du gouverneur, je vous fais prisonnier, fit le chef des soldats.

— Mais c'est une trahison ! C'est une infâme trahison ! rugit Anneessens.

— Je ne fais qu'obéir à mes chefs, reprit l'officier en haussant dédaigneusement les épaules.

Quelques moments après, la porte s'ouvrit à nouveau.

L'Échevin Lejeune entra. Lui aussi avait été amené là au moyen d'un subterfuge. Lui aussi était prisonnier...

Peu d'instant après, les collègues Van der Borgh et Dehaese partageaient le sort commun.

Vainement, les citoyens firent éclater leur indignation. Anneessens songea à son foyer, à sa malheureuse enfant étendue sur son lit, à sa chère Gertrude, dont il avait été séparé si brutalement et si lâchement... Il songea à sa femme, et à ses autres enfants... Une émotion indicible le saisit... Des larmes lui humectèrent les yeux... mais il se contint.

A présent... à présent surtout... il devait faire montre de fierté et d'indépendance...



La famille d'Anneessens, confiante au début, devint de plus en plus inquiète à mesure que l'heure avançait.

— Mon pressentiment ne m'a point trompée ! s'écria Gertrude, en éclatant en sanglots. Mon père, mon cher père, pourquoi ne pas avoir ajouté foi à mes paroles ! Une chose terrible nous menace !

— Je vais me rendre à la maison du commandant, fit Robert. Nous ne devons pas nous inquiéter si vite. Il se peut que le maître y doive attendre... il se peut aussi que des affaires urgentes l'aient appelé à l'hôtel de ville.

Et le brave garçon se hâta de partir... Bientôt il remarqua que les rues de Bruxelles présentaient une animation inusitée. Tout à coup, il apprit quelque chose qui le glaça d'effroi...

Avait-il bien compris ? Oui, oui ! Encore une fois les mêmes mots venaient de frapper son oreille :

— Anneessens et d'autres échevins ont été faits prisonniers.

Robert dut s'appuyer contre le mur d'une maison pour ne point tomber. Mais il se resaisit bientôt. Il se hâta de courir plus loin.

Il venait d'apercevoir un escadron de soldats. Au milieu de la soldatesque, il aperçut Anneessens entouré d'autres bourgeois.

Robert ne se content pas et s'élança vers eux.

— Que veux-tu, petit misérable ! s'écria l'un des soldats. Recule, ou je t'assomme !

— Patron ! Patron ! s'écria le fidèle apprenti.

Annessens tourna la tête et aperçut son humble ami.

— Songe à notre entretien, Robert ! s'écria le doyen. Porte mes adieux à ma femme et à mes enfants, surtout à ma pauvre Gertrude !

Le jeune garçon, à ce moment, reçut un rude coup de crosse d'un des soldats.

— Écartez-vous donc ! s'écria le brutal soldat.

Robert sentit ses yeux se remplir de larmes... Le malheureux rentra, le cœur oppressé. Comment allait-il être à même de rapporter la funeste nouvelle ? Mais il le fallait, il le fallait : son maître lui avait imposé ce devoir.

C'est en tremblant qu'il entra dans l'humble demeure.

Immédiatement, Gertrude remarqua la pâleur qui couvrait ses traits... Cela suffit à la malheureuse enfant, elle savait tout.

— N'est-ce pas, s'écria-t-elle, que mon père vient d'être arrêté ?

— Hélas ! s'écria Robert.

— Mais parle donc, parle ! dit à son tour la femme du doyen en secouant rudement l'apprenti par le bras.

— Hélas, mon maître vient d'être conduit en prison par les soldats du gouverneur.

En poussant un long cri qui glaça d'effroi tous les assistants, Gertrude perdit connaissance.

*
**

Tout d'abord, les prisonniers furent conduits au corps de garde du Sablon. A la même place, se dressait l'hôtel d'Égmont, habité à ce moment par le marquis de Prié.

Du haut d'une fenêtre, le fourbe assista à l'arrivée de ses malheureuses victimes.

— Réussi ! jubila-t-il, plein d'une joie diabolique. Nous avons réussi. Ah ! Annessens, toi surtout, tu sauras ce que coûte cela de s'opposer à mes volontés !

Du Sablon, les malheureux échevins furent menés à la prison. Les rues étaient occupées par de nombreux soldats, qui avaient pour mission de faire feu à la moindre tentative que ferait la population de délivrer les captifs.

Toute la ville était indignée... Sur la Grand'Place, une multitude agitée s'assembla bientôt, et y démolit l'échafaud qui y était dressé depuis plusieurs mois... Mais la soldatesque fut la plus forte, et dispersa la foule...

Partout, des sentinelles furent placées; au Marché aux Herbes Potagères, place saint Jean, rue au Beurre, se trouvaient même des troupes de cavaliers.

Toutes ces mesures réussirent à répandre l'effroi... Beaucoup d'échevins prirent la fuite. Un cinquième échevin, Coppens, fut également appréhendé, par ruse, dans la demeure du bourgmestre Walhurn, qui était revenu dans la capitale.

V. - FIDÉLITÉ.

Pensif, Robert était assis sur un tas de planches, dans une encoignure de l'atelier.

La main, si prompte d'ordinaire à la besogne, soutenait la tête fébrile. L'enfant était sous l'impression des choses terribles qui venaient de se passer. Il voulait tenter quelque chose pour son maître, mais il se sentait trop faible, à lui tout seul.

Un jeune homme du même âge que lui entra dans l'appartement.

C'était François, le Fils de l'échevin Coppens qui venait également d'être fait prisonnier.

Robert était tellement plongé dans ses pensées, qu'il ne s'aperçut point de l'arrivée du visiteur.

— Robert, fit François.

— Vous m'avez fait peur !

— Tu es donc bien plongé dans tes réflexions ?

— Mais oui !

— Il m'est facile de deviner à quoi tu penses. Tu veux sauver ton patron, comme moi je veux sauver mon malheureux père, n'est-ce pas ?

— Oui, mais comment ?

— La prison est bien gardée... Il y a des soldats partout devant la prison, dans la prison, dans les rues environnantes... partout stationnent les mercenaires de l'infâme Prié.

— Je le sais.

— Mais je connais un autre moyen, et comme je sais que tu vénères ton patron comme si c'était ton père, je viens te demander ton aide.

— Parle, François. Je suis prêt à tout; oui, je serais prêt à donner ma vie en échange de la liberté d'Anneessens.

— Le plan est fort téméraire.

— Je me sens plein de courage.

— Soit. Écoute donc, reprit le fils de l'échevin Coppens. Ce soir même, le bourgmestre se rend, en voiture, de sa demeure à l'hôtel de ville. Nous nous précipitons sur le carosse, nous en extrayons Walhurn, et avec l'aide d'autres hommes qui sont disposés à nous aider, nous le menons dans une cachette sûre. Ensuite le peuple fera entendre à Prié que le bourgmestre ne sera remis en liberté qu'en échange de la liberté des échevins.

— Es-tu sûr que d'autres nous aideront ? Seuls, il est inutile d'y songer ! Nous courons à un échec certain !

— Sois en sûr, Robert. Pourvu que nous l'enlevons de sa voiture ! J'ai la parole d'honneur que l'on s'empressera de le mettre en lieu sûr. Nous le ferons d'ailleurs sans que l'on nous reconnaisse. Il n'est pas nécessaire d'être téméraire ; il faut être courageux, mais prudent.

Tu sais que mon père possède deux peaux d'ours, qui lui viennent d'un parent qui habite les pays étrangers. Nous nous en affublons. Le cocher de Walhurn, qui n'est pas des plus courageux, sera immobilisé par la terreur, et nous aurons tôt fait ce qu'il nous faut faire.

— François, tu peux compter sur moi. A quelle heure faudra-t-il s'y mettre ?

— A huit heures, il y a une réunion à l'hôtel de ville. Il faudra donc être à l'hôtel de ville à sept heures et demie. Nous nous cacherons dans une encoignure. Dès que nous apercevrons la voiture, nous nous précipiterons. Les gaillards qui nous aideront se trouveront avertis du coup.

Les deux amis s'entretinrent encore un peu pour délibérer au sujet de leur audacieuse entreprise.

**

Ce soir-là, la Grand'Place présentait un aspect des plus animés. Au lieu de l'échafaud qui s'y dressait et qui — nous le savons — avait été démoli le jour de l'arrestation des échevins, un gibet avait été édifié sur les ordres de Prié. Une escouade de soldats le gardait.

— Je ne crains nullement le bourreau autrichien ! s'écria un bourgeois.

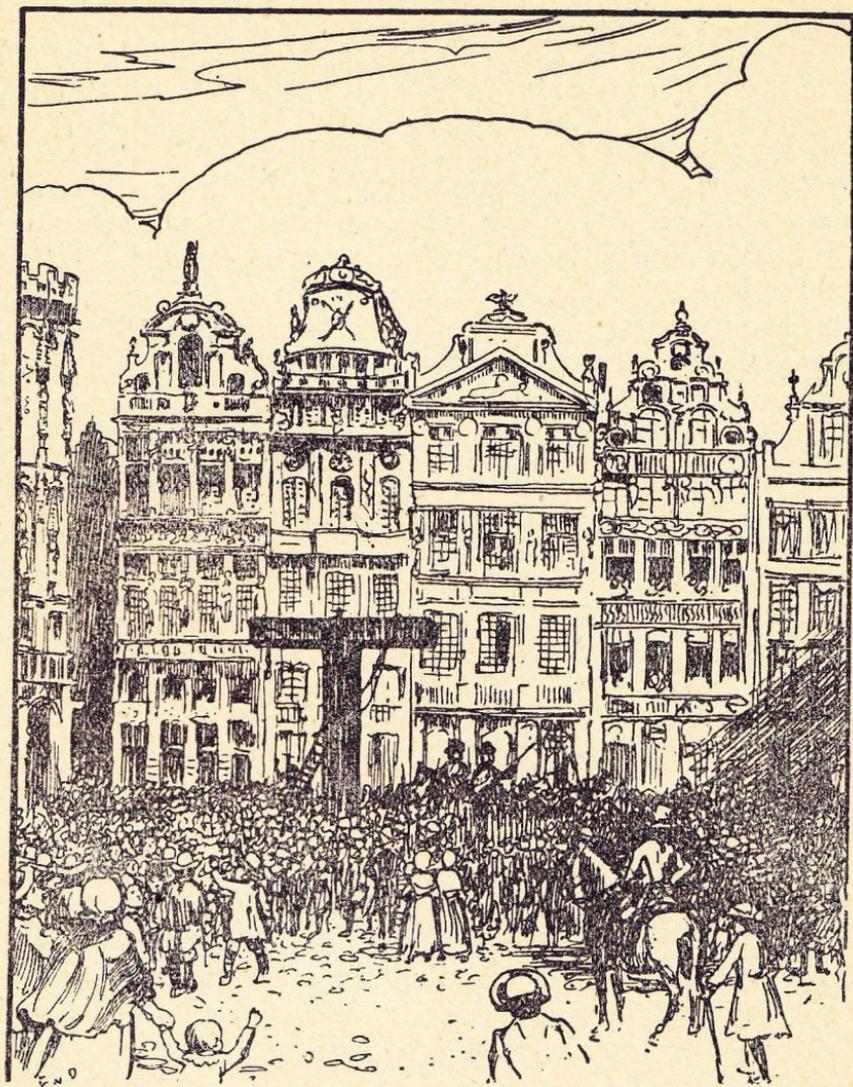
Et, avant qu'un des soldats ait pu l'en empêcher, il jeta l'échelle sur le sol. L'instant d'après, il gisait sur le sol, baignant dans son sang, frappé de dix épées et lances.

Le peuple cria de fureur et s'ameuta. Mais il recula devant les armes des soldats menaçants.

— Nous sommes impuissants, s'écria un bourgeois, le gouverneur fait de nous ce qu'il veut.

— Nous avons été trop bons ! Il y a quelques mois nous aurions dû envoyer au diable ces maudits étrangers.

— Trop tard à présent, car Bruxelles regorge de soldats.



— Place ! Place ! firent plusieurs voix.

Un carosse s'avancait. Tout à coup deux personnages hirsutes s'élançèrent sur la voiture. L'un d'eux se jeta à la tête des chevaux, tandis que le cocher jetait des cris d'angoisse. Entretemps, l'autre avait ouvert la portière, et, aussitôt secouru par son camarade il en retirait l'occupant.

— Ce n'est point le bourgmestre ! s'écria Robert, car il était l'un des assaillants.

— C'est un étranger ! s'écria François d'un ton désappointé. Il faut que nous attendions.

Vivement, ils se hâtèrent de prendre la fuite. Tout s'était passé si prestement, que la foule n'y avait rien compris.

De nouveau les deux compagnons se postèrent dans un coin sombre.

— Il faut que nous attendions, répliqua Robert.

Mais nul carrosse n'apparut sur la place.

— Le bourgmestre ne vient pas, fit François, d'un ton de dépit. Pourvu que nous ne soyons pas trahis.

Un homme s'approcha d'eux.

— Fuyez ! Fuyez ! murmura-t-il. Une escouade de soldats s'est mise à votre recherche.

Les deux gaillards s'empressèrent de s'esquiver.

— Adieu, Robert, fit François, quand ils se trouvèrent quelque peu en sûreté. Je quitte Bruxelles pour quelques jours.

— Et pourquoi ?

— Je suis trahi. L'on va m'arrêter et m'assassiner. En ce cas, mère perdra non seulement son mari, mais son unique enfant. Tu peux rester, toi. Nul autre que moi ne sait que tu as été mêlé à cette histoire.

François prit les deux peaux d'ours et prit congé de son camarade.

Robert, tout attristé de l'échec, rentra à la maison.

— Anneessens mourra ! murmura-t-il. Bruxelles est plein de soldats. C'est ce que l'on a encore répété aujourd'hui.

Il en était ainsi en effet, et les mercenaires de Prié ne se conduisaient pas comme des gardiens de l'ordre, mais comme des barbares, maîtres dans une cité conquise.

Le peuple était impuissant. Par moments, des actes individuels de colère se faisaient jour, tels que celui de Jan Pleetincx, qui tira un coup de feu sur un piquet de dragons. Mais toute tentative de résistance fut réprimée par la force. Continuellement, des patrouilles vaguaient dans les rues, et plus d'un paisible bourgeois eut à souffrir de leur brutalité.

VI. - EN PRISON.

Robert s'efforça de servir comme jadis les clients de son malheureux maître... Par un beau matin, il était occupé à travailler dans l'atelier, quand un homme y pénétra et le salua avec bonne humeur.

— Bareliers ! s'écria le garçon, plein de surprise.

— Oui, mon ami, je suis venu jusqu'ici. Je ne puis dire quelle pitié je me sens pour ton patron, le brave doyen ! Et dire qu'il gémit dans un cachot, en ce moment. Il est accusé de haute trahison, de crime de lèse-majesté, d'incitation à la révolte, que sais-je ?

— Cela suffit ! intervint Robert. Il est facile de trouver des motifs ! Il est évident que l'on accusera mon patron de tous les crimes.

— Anneessens était un excellent doyen. Bien entendu, il était furieux contre de Prié. Je suis sûr qu'il a bien souvent dit des vérités sur son compte, reprit le visiteur plein de ruse.

— Il ne parlait jamais, à la maison, des choses publiques, reprit l'apprenti.

— De la vie publique, ah non ! Mais je suis sûr, comme tout le monde le comprendra, qu'il a dû, ici, dans l'intimité, dire son fait à de Prié, et non seulement de Prié, mais le fait de tous les Autrichiens, n'est-il point vrai ?

— Écoutez, Bareliers, je suis sincère, croyez m'en, et je suis ennemi de toute ruse. A toute force, le gouverneur veut faire condamner Anneessens. Il faut donc qu'il trouve quelque chose pour appuyer son accusation. A présent, il envoie des espions tels que toi pour tâcher de soutirer des paroles imprudentes de la bouche des amis et parents du doyen. Et ces espions se hâteraient, bien entendu, de décupler l'importance des aveux qu'ils auraient réussi à surprendre. Bareliers, je connais ton jeu. Hâte-toi de filer !

— Veux-tu bien vite te taire, blanc-bec, s'écria le visiteur, outré. Moi, un espion ?

— Oui, un lâche espion ! Un de ceux qui, le soir, pour gagner un peu de vilain argent, taché du sang et des larmes des victimes, va écouter aux portes les conversations d'imprudents bourgeois !

Barelier voulut se jeter sur l'apprenti. Mais Robert, sachant bien qu'il n'était pas de force, esquiva l'attaque, et réussit à gagner la rue.

Il appela un maçon, occupé à réparer un coin de l'hospice en face de la demeure du doyen.

L'artisan s'approcha vivement et demanda :

— Que se passe-t-il ? Pas de malheur, j'espère ?

— Non, non ! Bareliers se trouve dans l'atelier, et veut me maltraiter, parce que je refuse de dire du mal du patron !

— Bareliers, répéta le maçon. Ah ! Cet infâme espion saura ce qu'il en coûte de me tomber sous la main.

Le maçon s'approcha vivement de l'espion, qui se trouvait encore dans l'atelier, et lui demanda :

— Que faites-vous ici ?

— Dois-je vous rendre compte ? fut l'insolente réponse.

— Voilà la rue !

— J'irai, si cela me plaît !

— Si tu ne files pas immédiatement, je te jette à la rue, s'écria le maçon.

Et comme l'espion n'obtempérait point, l'artisan éleva la jambe droite, ce qui eut pour résultat d'envoyer l'infâme sur les pavés de la rue.

— Je vous retrouverai ! s'écria l'homme, en s'éloignant en toute hâte.

— Il s'agit de prendre garde à de pareils individus, Robert, fit le maçon. Nos ennemis les envoient afin de rassembler autant de dénonciations que possible contre nos malheureux échevins. Crois-moi, mon cher, ne souffle mot à personne au sujet de ton maître. Quoi que tu puisses dire, de Prié et ses acolytes s'en feraient des armes, pour envoyer les prisonniers en prison ou à l'échafaud.

Sur ce, le maçon traversa la rue, et reprit tranquillement sa besogne.

**

Le soir même, Robert se trouvait dans la chambre familiale, où l'épouse d'Anneessens, attristée jusqu'au fond de l'âme, tenait compagnie à sa fille malade.

— Raconte-nous donc ce qui s'est passé ! demanda Gertrude au jeune homme, qui venait d'entrer.

— A cinq heures, fit Robert, je me rendis à la prison. Je savais que mon bon maître était enfermé dans une cellule qui donne sur la rue. Je me plaçai près de la fenêtre et toussotai. Un moment après, votre père parut derrière les barreaux. Il se montra fort heureux de me voir et s'informa de tout le monde. Il me chargea de ses amitiés pour tous, et m'enjoignit de vous dire qu'il fallait vous consoler, à l'idée qu'il était innocent et que les autorités ne pourraient que lui rendre la liberté.

Pendant que nous nous entretenions de la sorte, un soldat s'approcha de moi. Le mercenaire me chassa ! Mais je n'eus garde d'aller bien loin. Je m'arrêtai à quelque distance. Les soldats clouèrent une planche en chêne sur les grillages.

— Voilà qui est fait ! ricana un de ces bandits ; à présent il y aura nuit perpétuelle dans la cellule.

— Mon pauvre, pauvre père ! gémit Gertrude.

— Pareille cruauté est inadmissible ! s'écria la malheureuse épouse. Et dire que mon mari, ayant demandé l'aide d'un avocat, s'est vu refuser sa juste demande. Il a ensuite demandé du papier et de quoi écrire, pour rédiger sa défense. Cela lui fut également refusé. Et à présent on le condamne à la nuit éternelle ! Cela va trop loin ! C'est une barbarie sans précédent.

Robert se leva.

— Où vas-tu ? demanda sa patronne.

— Je monte un instant, fit le jeune homme en sortant de la pièce.

Il monta en effet. Avec mille précautions, il ouvrit une fenêtre donnant sur la rue. Il vit un homme, qui avait collé son oreille contre le volet de la fenêtre.

Il reconnut immédiatement l'espion Bareliers.

Robert se hâta de prendre un seau d'eau, qu'il déversa sur l'espion.



— La bonne nuit, Bareliers ! fit-il d'un ton plein de mépris. Nous t'apprendrons à jouer l'espion !

L'espion prit vivement la fuite.

— Qui était là? s'informa l'épouse du doyen, lorsque le jeune homme rentra dans la chambre.

— Bareliers, un infâme vagebond, nous épiait de la rue. Il voulait s'assurer si nous ne disions rien de suspect sur le compte de Prié, afin d'aller immédiatement le lui rapporter. Je lui ai versé un seau d'eau sur la tête.

— Où en sommes-nous ! gémit la brave femme. Il ne nous est plus permis de parler à cœur ouvert dans notre propre demeure ! Il ne suffit pas que les étrangers soient venus perquisitionner ici dans l'espoir de découvrir des papiers où ils comptaient trouver des preuves de la prétendue culpabilité de mon cher mari ! Ils envoient à présent d'infâmes espions, chargés d'aller écouter aux portes !

Robert raconta ce qui s'était passé avec Bareliers, le matin, dans l'atelier même.

— Il y a des espions partout, poursuivit-il. Dans les auberges, aux coins des rues, dans les boutiques, dans les entrepôts, on les trouve partout. Il faut bien que les doyens soient innocents, puisque les amis du gouverneur et du bourgmestre font tant d'efforts pour trouver quelque chose à leur reprocher.

— A propos, reprit Robert, j'ai oublié de vous dire que cette après-midi, j'ai été interrogé par Frisius Worth.

— Par l'homme qui a essayé de s'assurer le concours de mon mari à prix d'or !

— Il m'a posé plusieurs questions insidieuses, afin de m'amener à avouer qu'Anneessens excitait les bourgeois à la révolte. Mais à bon chat, bon rat ! J'ai été fort prudent, et il n'a rien appris. Tout au contraire, je lui ai assuré que mon maître s'est efforcé de ramener le calme dans les esprits.

Gertrude était encore plus pâle que d'ordinaire. La pauvre jeune fille ne souffrait pas seulement du mal qui la minait ; mais elle souffrait moralement, à cause de l'anxiété que lui inspirait le sort de son père.

VII. - TRISTE ENTREVUE.

L'emprisonnement des doyens durait depuis six mois et cinq jours. Finalement, il fut décidé de leur sort. Leurs plus cruels ennemis, le marquis de Prié, le bourgmestre Walhurn, les conseillers Duchêne et Charlier avaient vaincu. Le Conseil de Brabant condamna Lejeune, Dehaese, Coppens et Vanderborght au bannissement perpétuel, et François Anneessens fut condamné à l'échafaud. N'est-ce pas ce der-

nier qui avait encouru plus que les autres la haine et le ressentiment de Prié, à cause de son influence, son intégrité, de son éloquence qui le rendaient redoutable...

Le lundi 18 septembre, le Greffier du conseil de Brabant Schoutet pénétra dans la cellule d'Anneessens.

La longue détention imposée à Anneessens avait laissé des traces visibles sur le visage du vieillard. Il était pâle, mais, malgré tout, ses yeux avaient conservé leur feu viril de jadis.

— Je viens vous annoncer que le Conseil de Brabant vous a condamné à mort, dit le greffier d'un ton froid; la sentence sera appliquée demain.

Le vieillard ne montra pas la moindre émotion.

— Demain, répondit-il, je puis donc voir ma famille aujourd'hui, j'espère ?

— Cette grâce vous est accordée.

Le fonctionnaire prit congé.

Anneessens se plaça devant la fenêtre, dont on avait enlevé les planches. Dans la rue, il vit plusieurs de ses amis, que des soldats empêchaient d'approcher.

Le doyen montra son cou... les citoyens comprirent le geste, et brusquement, comme une traînée de poudre, la terrifiante nouvelle fit le tour de la ville.

— Le doyen Anneessens sera décapité...

Le condamné quitta la fenêtre et s'assit sur son lit.

Tout à coup, la figure de Gertrude, de sa pauvre malade, lui apparut... il se souvint des heures qu'il avait passées à son chevet... il songea également à sa femme et à ses autres enfants... tout était fini... tout. Demain, le chef de la famille aurait cessé de vivre... demain, Gertrude gémirait sur le sort de son malheureux père... demain la désolation entrerait à tout jamais dans la pauvre demeure... plus encore, demain, sa famille serait chassée de cet asile, car tous ses biens avaient été déclarés confisqués...

Anneessens trembla de tous ses membres... le rude citoyen perdit connaissance et tomba lourdement sur sa couche...

**

La maison située vis-à-vis de l'hôpital Saint Jean résonnait de pleurs et de lamentations... une profonde indignation s'était rendue maître de Robert, et aussi des fils du doyen qui étaient accourus... Indignation stérile, hélas !

Une grâce avait été accordée... une dernière, une suprême entrevue allait pouvoir avoir lieu, entre le malheureux père et sa famille...

— Malheureux père ! gémissait Gertrude.

— Allons-y, intervint l'ainé des fils, et tâchons de ne pas rendre plus difficiles encore les dernières heures de notre père.

— Et comment Gertrude pourra-t-elle nous accompagner ? demanda la mère. Allons-nous louer une voiture ?

— Non, intervint Robert, les cahots lui seraient trop pénibles.

Un moment...

Et le fidèle garçon s'éloigna à grands pas.

Il revint bientôt, muni d'une civière.

— Mettez-y des coussins et des couvertures ! fit-il encore. Nous porterons Gertrude. Elle ne souffrira pas.

Quelques moments après, le triste cortège quittait la demeure.

En voyant le visage livide de la jeune malade, encadré de cheveux noirs, plus d'un passant éclata en sanglots.

— Infâmes étrangers ! rugit un citoyen, en levant le poing, vous êtes plus cruels que les animaux féroces !

— Les voilà, les malheureux, fit un autre, ils vont avoir une dernière entrevue avec le pauvre Anneessens. Dans une semaine, poursuivait-il, cette malheureuse jeune fille aura, elle aussi, cessé de vivre.

Sombre et menaçante, la prison se dressait devant eux...

— Halte ! ordonna un soldat.

Ils durent attendre longtemps.

Le soldat entra dans la cellule, et vit Anneessens, étendu, privé de connaissance, sur sa couchette.

— Il faut d'abord qu'il revienne à lui, murmura-t-il. Oui, oui, quand on vient vous dire sans ménagement que l'on cloue les madriers de l'échafaud qui vous est destiné, il est fort naturel que l'on s'évanouisse.

Et il alla chercher quelques-uns de ses camarades, qui réussirent à faire reprendre connaissance au malheureux.

— Votre famille est là, fit le soldat.

— Ma famille ! s'écria Anneessens ; qu'ils entrent tous !

Le visage du doyen ne décelait pas la moindre crainte. Comme jadis, il était le citoyen sans peur et sans reproche.

Le soldat sortit. Il compta les visiteurs et compulsa une liste.

— Il y en a un de trop, fit-il.

— C'est moi, fit Robert, mais j'espère que vous n'allez pas empêcher l'apprenti de voir une dernière fois son maître ?

— Mes ordres sont formels, vous resterez à la porte. Les autres peuvent entrer.

Robert prit position devant la fenêtre de la cellule du doyen.

Tout à coup, il entendit un cri déchirant, suivi de gémissements. Il reconnut la voix de Gertrude. Il ne put plus se contenir.

Sanglotant, il quitta sa faction, et alla se placer à quelque distance.

Oui, à l'intérieur de la cellule, un véritable drame se passait. Les murs de la cellule retentissaient de cris, de gémissements, de soupirs douloureux. Gertrude tenait son père étroitement embrassé, comme si elle eut voulu le protéger contre le fer homicide qui le menaçait... Et ses larmes, coulant à flots, humectaient la joue du doyen...

L'épouse d'Anneessens se trouvait aux côtés de celui avec lequel elle avait passé tant d'années heureuses et paisibles... Elle aussi, sanglotait à fendre le cœur. Les fils serraient les poings, ils avaient peine à se maîtriser.

— Menez-moi auprès du gouverneur, gémissait Gertrude, en voyant mon pauvre corps débile, miné par la maladie, il aura pitié et cassera le jugement.

— Non, fit fièrement le doyen, nous ne demandons pas de grâce. Mes amis ont exigé, mais en vain, ma mise en liberté. Mais je ne veux pas d'une grâce... Ce sont des coupables que l'on gracie... Je saurai mourir bravement, en martyr, pour la cause du peuple que j'ai toujours défendu de toutes mes forces.

Les malheureux avaient encore beaucoup à se dire, mais les mots s'étranglaient dans leur gorge.

— Il est temps, fit tout à coup le geôlier, d'une voix dure.

Il était temps... il fallait se dire adieu... et pour toujours... Les liens si doux allaient être rompus violemment...

— Non, non ! gémissait la malade, je veux mourir aux côtés de mon père !

Mais le geôlier renouvela son ordre, d'une voix plus dure encore. Les fils, sans un mot, embrassèrent leur père silencieusement...

— Vivez heureux, et en bonne intelligence ! Aimez-vous les uns les autres, fit encore le doyen.

Il murmura quelques mots à l'oreille de son fils aîné.

Celui-ci prit tendrement sa sœur dans les bras.

— Viens, Gertrude, fit-il d'une voix douce.

— Non, non ! Je reste ici ! Ne soyez pas si cruels... Mon père !
Mon père !

C'en était trop pour les faibles forces de la malade... On l'emporta évanouie... tout était fini.

— Heureusement ! murmura le doyen, se couvrant le visage de ses mains.

Puis il songea à Robert. Vivement, il courut à la fenêtre.

— Robert ! Robert ! cria-t-il.

L'apprenti se précipita vers lui.

— Souviens-toi de notre entretien, mon ami, et adieu ! fit le doyen.

Un soldat chassa Robert.

Le triste cortège quitta la prison... Partout retentissaient des paroles de compassion.

— Prenons cette rue, ordonna Robert.

— Pourquoi ne pas prendre le chemin le plus direct ? demanda le fils d'Anneessens.

Il leva la tête.

— Oui, oui, prenons cette rue, répéta-t-il, il y a moins de monde.

Il avait compris Robert... Là-bas roulait une charrette, chargée de planches, destinées à élever l'échafaud, sur lequel monterait, demain, le plus grand citoyen de Bruxelles...

Dans la prison, les condamnés se préparaient à la mort.

Huit prêtres se trouvaient à leurs côtés et passèrent toute la nuit dans la prison.

Devant l'hôtel de ville, l'on travaillait fébrilement.

De nombreuses troupes barraient les rues avoisinantes.

Le marquis de Prié se réjouissait.

— Bruxelles est à mes pieds ! clamait-il. Ah ! Anneessens ! tu as osé me tenir tête, et voilà... l'on dresse ton échafaud...

Il avait traité les condamnés comme les plus vils coupables et leur avait même refusé la faveur de faire leurs Pâques... Un moine augustin, qui, du haut de la chaire de Sainte-Gudule, avait critiqué cet acte, fut contraint à prendre la fuite.

Et demain...

VIII. - LE DRAME.

C'était le 19 septembre 1719. Le soleil s'était caché derrière un épais voile de nuages, comme s'il eût refusé d'être témoin du crime juridique qui allait être consommé ce jour-là à Bruxelles.

Sept pillards, parmi lesquels se trouvait Georges, l'ancien apprenti d'Anneessens, devaient être battus publiquement de verges, devant la chancellerie et sur la Grand'Place.

Dès l'aube, des troupes avaient pris place dans diverses rues et sur plusieurs places publiques. Le gouverneur avait pris des mesures sévères pour enrayer dès le début toute tentative de révolte... Les portes de la ville avaient été fermées, afin d'empêcher que des paysans n'entrent dans la ville. Les remparts furent également occupés militairement et deux officiers surveillaient les alentours de la ville, du haut de la grande tour.

Il était huit heures et demie. Anneessens quitta sa cellule.

Il était vêtu d'une robe de chambre, et portait perruque. On lui lia les mains et les pieds. Devant la prison, le doyen vit stationner la charrette des condamnés à mort.

— Comment ! s'écria-t-il, plein d'une noble indignation, suis-je donc un malfaiteur, indigne de parcourir les rues ? Je ne suis pas un voleur d'église, je n'ai pas commis de forfait !

Les soldats ne prêtèrent pas garde à cette noble protestation. De force, Anneessens fut hissé sur la charrette, le dos tourné vers les chevaux.

Une division du régiment de Westerloo ouvrait la marche. Le prévôt, le procureur-général, les huissiers du Conseil de Brabant et des mousquetaires entouraient la charrette. Derrière cette dernière marchaient les pillards, parmi lesquels on remarquait Georges, entourés de gens de police.

Un second escadron des dragons de Westerloo fermait le lugubre cortège.

Conformément à un ancien usage, le cortège se rendit tout d'abord vers la Chancellerie, où le Conseil s'était réuni, la première fois depuis le pillage.

Les portes restèrent closes durant plus d'une heure. Finalement, elles s'ouvrirent.

L'on relâcha les liens d'Anneessens, et celui-ci, la tête fièrement levée, entra.

Il salua dignement les conseillers, qui avaient été ses juges injustes. Le greffier entama la lecture de l'arrêt de mort.

Le condamné prêtait l'oreille, sans faire preuve de la moindre émotion.

— Veuillez relire la pièce, je vous en prie, fit-il.

La première partie du document accusait Anneessens d'avoir refusé de prêter serment, au sujet de l'adoption du règlement de 1700.

— Conseiller Bauwens, fit solennellement le doyen, vous m'avez offert huit mille florins pour prêter le serment que l'on exigeait de moi, et j'ai répondu que mon âme et ma conscience ne s'achetaient pas. J'ai refusé, oui, parce que j'avais à remplir un devoir sacré, et ce devoir m'imposait de remplir le mandat que m'ont confié ceux qui m'ont délégué à l'hôtel de ville. Messires, lorsque vous ordonnez à un serviteur de faire telle ou telle mission, ne doit-il pas se conformer à votre désir ? J'ai donc fait ce que je devais faire, vis-à-vis des corporations. Pourquoi ne pas avoir condamné ceux qui m'ont délégué ? Est-ce pour cela que je dois mourir ? J'ai confiance en Dieu. Vous m'accusez d'avoir incité les bourgeois à ne pas déposer les armes avant d'avoir reçu satisfaction. Messires, vous n'avez jamais pu trouver un seul témoin de cela, et vous n'en trouverez pas dans l'éternité. Et c'est pourquoi je meurs !

Anneessens fut également accusé d'avoir excité les rebelles.

— Tout cela est faux, messires, s'écria-t-il. Je proteste de toutes mes forces contre cette accusation. Messire Chancelier, j'ai risqué ma vie et mes biens pour défendre votre demeure. Faut-il que je paie un tel service de mon sang ? J'ai confiance en Dieu.

— Taisez-vous, je vous prie, fit l'un des conseillers. Écoutez le greffier.

— Vous avez le droit de me juger, reprit le condamné, mais nous comparâtrons tous, un jour, devant le tribunal éternel, où nous serons jugés par le juge d'entre les juges. Et alors nous verrons si vous m'avez jugé selon le droit.

Lorsque la lecture fut terminée, Anneessens demanda :

— Le Conseil maintient-il sa décision ?

— Oui, répondit le Chancelier, la Cour vous condamne à la peine de mort.

Puis le haut fonctionnaire, après un moment d'hésitation pour-suivit :

— Il nous est impossible de vous donner le moindre espoir.

— Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font, murmura le doyen.

— Souvenez-vous que vous vous trouvez en présence de vos juges ! fit violemment le fiscal Charlier qui avait mené toute l'instruction avec une malice diabolique.

Anneessens prit le crucifix des mains de son confesseur, et dit solennellement :

— Messire le fiscal, voici l'image de votre juge et du mien, le juge de tous les juges de la terre !

Tout l'auditoire tressaillit. Le cruel Charlier lui-même pâlit un moment. Tous avaient senti que le noble doyen était le véritable vainqueur, à cette minute suprême.

Anneessens recula de quelques pas, et le greffier entama la lecture de la sentence des autres condamnés.

Les pillards se trouvaient là, eux aussi.

— Mes amis, s'écria Anneessens, nous paraîtrons tous devant le Dieu vivant. Je vous adjure de dire la vérité. Ai-je jamais incité l'un de vous à la révolte ?

— Non ! résonnèrent unanimement les voix des pillards.

— Il vous a accusé, et a prêté serment là dessus ! s'écria Charlier, en désignant du doigt Georges.

Le doyen regarda son ancien apprenti d'un air de commisération. Le jeune homme ne put soutenir ce regard fulgurant.

— Vos promesses m'ont séduit ! s'écria le jeune homme, s'adressant à Charlier. Vous m'avez promis, non seulement la liberté, mais aussi un bon emploi, si je voulais accuser Messire Anneessens. Je me

laissai séduire, mais j'ai fait un faux serment ! Damnation sur nous deux !

Charlier tressaillit. Comme il se sentait petit et misérable en présence du doyen. Pourtant, il voulait donner quelque air de vérité à sa vilénie.

— Le jour de la révolte, vous avez donné une couronne à Georges ! dit-il, s'adressant à Anneessens.

— Oui, répondit celui-ci, pour pouvoir me faire remettre des pièces importantes, dérobées à la chancellerie, pièces que j'ai d'ailleurs remises au conseiller Collins. Où êtes-vous, messire Collins ? Pourquoi garder le silence ? Vous me voyez ici dans une situation désespérée. Hélas ! Je le sais ! Je serai dévoré par les loups ! Même ce que j'ai fait de bien se retourne contre moi dans la bouche de mes accusateurs ! Mais ce qui me console dans mon malheur, c'est que tous les citoyens de Bruxelles savent que vous n'êtes pas à même de formuler envers moi une accusation justifiée, et que je périrai pour le salut et le bien de tous.

Comme d'habitude, le greffier présenta l'arrêt à la signature du condamné.

— Comment ? s'écria le doyen. Contresigner mon arrêt, moi ! Contresigner cette œuvre de calomnie et de bassesse ? Je suis innocent ! Je n'ai pas commis de crime ! Je le jure devant Dieu !

— Implorez la clémence de vos juges ! fit le greffier.

— Cela, jamais ! fit Anneessens. Je meurs innocent. Que ma mort compense mes péchés, et je mourrai pour mon pays.

Dignement, il salua ses juges, et quitta la Chancellerie d'un pas ferme.

Plus d'un conseiller s'essuya les yeux. Éprouvaient-ils du remords d'avoir commis pareille injustice ?

A nouveau, Anneessens fut placé sur la charrette. Devant l'édifice, se trouvait un pilori. On y lia les pillards, qui furent battus de verges jusqu'au sang. Plus d'un rude soldat se sentit tressaillir, en entendant les cris que leur arrachait la douleur.

Les yeux d'Anneessens se posèrent sur Georges, et le doyen se sentit plein de pitié pour le jeune homme qui, si tôt déjà, suivait une mauvaise voie.

Après cette cruelle punition, le cortège se dirigea vers la Grand'Place. En signe de deuil, la plupart des maisons étaient fermées. Rares étaient les bourgeois qui se montraient dans les rues. De la main, ils adressaient un dernier adieu au malheureux doyen.

Sur la Grand'Place, l'échafaud se dressait menaçant, au lieu même où jadis deux autres martyrs perdirent la vie pour la liberté. (Egmont et de Hornes).

Il n'y avait que peu de spectateurs. Les concitoyens d'Anneessens,

pour la plupart, se refusaient d'assister au couronnement de l'œuvre de vengeance de Prié.

Le doyen quitta la charrette et d'un pas ferme monta les degrés de l'échafaud. Longuement, il regarda l'hôtel de ville, par dessus les rangs pressés des soldats qui entourraient l'échafaud.

— Que de fois, dit-il à son confesseur qui le conseillait de fixer les yeux vers le ciel, que de fois n'ai-je pas gravi ces degrés, pour



servir la cause du peuple. Toutes les accusations que l'on a formulées contre moi sont fausses. Tout ce que j'ai dit, tout ce que j'ai fait, je l'ai dit et fait dans l'intérêt de tous !

Le doyen regarda autour de lui.

Il voulait parler aux assistants, mais aussitôt un roulement de tambours vint étouffer sa voix... Il reconnut Robert... Le pauvre garçon voulait envoyer un dernier adieu à son pauvre maître. De la main, Anneessens lui dit adieu, et le jeune homme s'éloigna vivement en sanglotant, il lui était impossible d'assister aux choses horribles qui allaient suivre... Et pourtant il revint...

Anneessens priait avec ferveur... C'est alors que le bourreau s'avança... Les yeux remplis de larmes, il lui dit d'une voix tremblante :

— Messire Anneessens, l'instant suprême est venu.

— C'est bien, mon ami. Déliez-moi les mains. Je suis vieux et j'ai déjà appris à regarder la mort en face.

Le bourreau obéit.

Le doyen enleva son manteau et sa perruque. L'exécuteur voulut l'aider.

— Laissez, mon ami. Je vous remercie de votre bonté.

Le doyen se coiffa ensuite d'un petit bonnet blanc. Finalement, il embrassa son confesseur et dit :

— Mon âme est plus sereine que celle de mes juges. Je leur pardonne, ainsi qu'aux soldats qui me prennent pour un rebelle et pour un malfaiteur, aux faux témoins qui m'ont trahi, je leur pardonne à tous, et je ne leur souhaite pas le moindre mal.

Anneessens, le visage tourné vers l'hôtel de ville, s'agenouilla sur un tas de sable. Très calme, il tendit un mouchoir au bourreau, qui lui en couvrit les yeux.

— Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains...

Ce furent les dernières paroles du doyen.

Le glaive se leva... s'abattit... La tête n'était pas complètement détachée du tronc, mais l'instant d'après, la sinistre besogne du bourreau était achevée.

Un long cri d'horreur, suivi bientôt d'un profond silence s'éleva sur la Grand'Place. Et ensuite, ce silence fut troublé par une voix forte :

— Hélas ! nous avons perdu nos privilèges !

C'était Robert qui parlait ainsi. Puis le jeune homme s'enfuit à toutes jambes, comme un insensé.

Ensuite, cinq pillards furent pendus. Les autres furent encore une fois flagellés et marqués au fer rouge.

Le corps de Georges pendait à la potence, tandis que celui de son maître était étendu sur l'échafaud.

IX. - L'ENTERREMENT — LE BANNISSEMENT.

— Il est mort ! Il est mort ! hurlait Robert, courant comme un fou à travers les rues de Bruxelles. Quelques citoyens l'arrêtèrent. A grand'peine, en paroles confuses, le jeune homme leur raconta ce que la Grand'Place venait de voir.

— Et nous avons tant espéré qu'au dernier moment il serait fait grâce ! fit l'un d'eux.

Beaucoup de bourgeois se rendirent alors vers la Grand'Place.

Robert rentra. Il ne se rendit pas dans la chambre familiale, mais dans l'atelier, où, toute la nuit précédente, il avait travaillé à un cercueil.

Il se mit à travailler avec précipitation. Il n'avait pas le courage de se rendre auprès des survivants, pour leur faire un récit du terrible drame.

Il entendait les gémissements de la pauvre Gertrude, qui, en proie au délire, disait des paroles sans suite.

La porte s'ouvrit tout à coup. Robert se cacha vivement derrière un morceau de planches. De sa cachette, il vit l'épouse, non, hélas, la veuve d'Anneessens, qui, dans cet endroit retiré, venait donner libre cours à ses larmes. La veuve pleura longtemps... Puis son regard tomba sur le cercueil...

— Mon bon Robert ! Le noble cœur ! dit-elle d'une voix douce. Le dernier refuge du pauvre père ! Oui, mon François était un vrai père pour Robert.

— Oui, c'est vrai ! s'écria Robert, qui ne se contient plus longtemps dans sa cachette. C'était un vrai père pour moi ! répéta-t-il en sanglotant.

Lui aussi sentait le besoin de pleurer longtemps, afin de décharger son cœur du poids qui l'étouffait.

— L'as-tu vu encore ? demanda sa patronne.

— Oui, oui ! Comme il est mort courageusement !

Et pieusement, il raconta le martyre du doyen Anneessens.

— Et à présent, il faut que je poursuive mon travail ! fit-il, en essuyant ses larmes. Nous l'enterrerons nous mêmes.

— Mais les bourreaux l'empêcheront.

— Non, non ! Mes mesures sont prises. Ayez confiance en moi ! Mon pauvre maître sera enterré convenablement.

La malheureuse reprit sa place au chevet de sa fille malade.

**

Le carillon de l'hôtel de ville venait d'annoncer six heures. Le bourreau et six frères cellites s'approchèrent de l'échafaud. Robert et

le fils aîné d'Anneessens ce trouvaient également là. A deux, ils portaient le cercueil. Hélas ! Dans sa douleur, l'apprenti avait mal pris ses mesures. Le cercueil était trop petit ! L'exécuteur des hautes œuvres prit un long voile noir et demanda aux frères cellites de monter sur l'échafaud, pour l'aider.

— Si cet homme n'avait pas été honnête et vertueux, nous ne serions pas ici, firent les moines.

Robert siffla d'une façon particulière.

De nombreux jeunes gens escaladèrent l'échafaud et firent reculer le bourreau. Vivement, ils couvrirent le corps d'un voile, le déposèrent sur une civière et s'éloignèrent rapidement.

De tous côtés accouraient des bourgeois.

— Apportez des lauriers, des fleurs, des couronnes ! firent de multiples voix. Honorons le sang innocent qui vient d'être versé ! honorons la mémoire du martyr.

Les porteurs se rendirent vers l'église du Sablon, qu'ils trouvèrent fermée.

De là, ils se rendirent vers l'église de la Chapelle, et frappèrent sur la porte. Immédiatement, celle-ci s'ouvrit. Le défunt, tant regretté, fut placé au pied du grand autel, et le prêtre Van Limburg lut les prières des morts.

Le temple était bondé de monde, et tandis que les frères cellites enterraient le corps dans un caveau situé derrière la chaire, et qui venait d'être approprié vivement, tous les assistants s'agenouillèrent. Les gémissements et le bruit des pleurs couvraient la voix de l'officiant.

Robert quitta l'église, avec la sensation d'avoir accompli son devoir.

— Mon maître a trouvé une sépulture digne de lui, murmura-t-il.

Plus tard, de Prié tenta d'obtenir du Conseil du Brabant l'autorisation de déterrer le corps de sa victime, pour l'enterrer au champs de repos des malfaiteurs, mais il ne réussit pas à infliger cet affront d'outre-tombe.

**

Les quatre doyens exilés quittèrent la prison, encadrés de nombreuses troupes. Pour la dernière fois, ils traversèrent Bruxelles, leur patrie chérie, qu'ils avaient toujours défendue contre tous.

Beaucoup de citoyens vinrent leur dire adieu. A certains moments, les assistants rompirent les rangs des soldats pour serrer la main des bannis.

Ceux-ci ignoraient le sort du malheureux Anneessens.

Lorsqu'ils quittèrent la prison, ils rencontrèrent le cortège, transportant les dépouilles du malheureux doyen.

Il sembla bien que Van der Bergt eut la prescience que sur cette civière se trouvaient les restes de son fidèle ami.

Il pâlit affreusement, et murmura :

— L'a-t-il osé, cela !

— Hélas ! Ce matin même, François Anneessens est mort sur l'échafaud.

Très émus, les échevins poursuivirent leur route.

Ils quittèrent Bruxelles par quatre portes différentes. Mais, le soir même, ils se rencontrèrent dans une auberge d'Etterbeek, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, de nombreux amis vinrent leur rendre visite. Parmi eux se trouvait Robert.

Il portait un petit paquet.

— Doyen Van der Bergt, fit le fidèle garçon, voici un souvenir de mon maître, votre ami.

Il montra une boîte, et, l'ouvrant, il montra au banni un peu de sable sanglant.

— Le noble sang d'Anneessens ! s'écria Robert, au comble de l'émotion. Ce sable provient de l'échafaud. J'en conserverai moi-même, en souvenir du noble doyen qui fut un père pour moi.

— Je vous remercie, je vous remercie, balbutia Van der Bergt, au comble de l'émotion. François ! gémit-il, est-ce la récompense de tous les sacrifices, de tous les services que tu as rendus. Encore un coup, mon bon Robert, je te remercie. Cette relique me sera chère, à jamais.

Tout à coup, un homme traversa la multitude. Il sauta au cou de Van der Bergt, gémissant d'une voix lamentable :

— Mon ami, où donc allez-vous réfugier ? Et être banni pour avoir servi une juste cause !

Cet homme n'était autre que l'espion Bareliers.

Van der Bergt se défit de l'étreinte du traître et s'écria d'une voix de tonnerre :

— Ah ! Tu as attendu jusqu'à présent pour venir m'embrasser, infâme lâche ! Marchand de chair humaine ! Tu viens ici me donner le baiser de Judas. Va-t'en, accomplis ton œuvre, et plonge dans le malheur d'autres honnêtes citoyens.

— Il a accusé Anneessens, lui aussi, pour gagner un or sanglant ! s'écria Robert.

Bareliers s'enfuit à toutes jambes.

— A mort ! A mort ! firent plusieurs voix.

Mais l'espion réussit à s'enfuir.

Les échevins bannis se fixèrent à Saint-Trond, dans le Limbourg.

X. - CONCLUSION.

Robert tint parole. Il soutint de son mieux la veuve et les orphelins. Les biens d'Anneessens furent déclarés confisqués au bénéfice de l'empereur. L'on ne donna à la veuve que la moitié de ce qui avait été gagné au cours du mariage.

En 1727 les enfants d'Anneessens demandèrent au gouvernement d'être remis en possession des biens de leur père. Cette requête fut repoussée.

Gertrude fut longtemps à deux doigts de la mort. A la mort de sa mère, elle entra au couvent. En 1782 l'empereur Joseph II défendit d'enterrer dans les églises, et ordonna même de déterrer les ossements, afin de les enfouir au dehors des villes. Le corps d'Anneessens fut retiré du caveau, à cette occasion. Le cadavre était fort bien conservé. La tête, placée à côté du tronc, était encore reconnaissable.

Secrètement, les restes du martyr furent placés dans un autre endroit de l'église. Une pierre tombale indiquait à tous la dernière demeure du héros.

En 1834 les comtes de Mérode- Westerloo et Amédée de Beaufort y érigèrent un monument commémoratif, orné d'une épitaphe latine, et du portrait du noble doyen, qui fut

TABLE DE MATIÈRES.

	Pages
I. Les apprentis	3
II. Un citoyen intègre	8
III. L'émeute	13
IV. Arrestation	17
V. Fidélité	22
VI. En prison	25
VII. Triste entrevue	29
VIII. Le drame	33
IX. L'enterrement. - Le bannissement	39
X. Conclusion	42

